

1. LA NOURRICE

La Nourrice, les mains lissant par habitude sa longue chevelure blonde, observait par la fenêtre ouverte la cour battue de pluie grasse qui découpait un quadrilatère massif parmi les bâtiments centenaires de la Faque, disposés sans ordre précis ni logique évidente. La salle où elle se tenait était juste en face de l'entrée principale, la seule ouverte à cette heure. A intervalles réguliers, des doques, en grappes ou solitaires, traversaient en courant l'étendue découverte, abrités sous un parapluie ou la tête cachée sous un imperméable. Ils étaient heureux, ils étaient contents. Ils allaient bien manger. La Nourrice savait que ce soir ce serait du tout cuit, et qu'elle n'aurait pas à se fatiguer beaucoup. Faut dire qu'en vieille habituée du circuit, elle avait labouré le terrain pendant des mois pour que la soirée à venir ne soit plus qu'une formalité. Pourtant, elle savait que rien n'était jamais gagné d'avance. Il n'y a que les chiffres qui dans une semaine et plus diraient si elle avait vu juste.

Tiens, le vieux Calogero en personne. La Nourrice reconnut sa démarche hésitante et son menton relevé qui se voulait toujours aussi autoritaire. Habituellement il ne se déplaçait pas, et comptait sur ses lieutenants aux dents longues pour faire leur marché et définir sur leur secteur les tendances à venir. Mais ce soir l'enjeu était de taille, car l'arrivée du Stokan pouvait être annonciateur de tempêtes et de renversements d'alliances. La silhouette noire s'engouffra sous le porche, juste au dessous, et La Nourrice ne la vit plus. Un discret remue-ménage se fit alors en face de l'entrée. Des types en noir, l'air menaçant, bougèrent dans tous les sens, occupant avec force moulinets un espace que personne ne leur contestait, et un petit bonhomme assez insignifiant d'apparence, engoncé dans un drôle de manteau en zibeline et les doigts en ciseau sur un Havane porté comme un Saint-Sacrement, déboula soudain dans l'espace découvert qu'il traversa en diagonale, y laissant quelques volutes de fumée épaisse. «Sacré Vito, pensa La Nourrice, toujours dans la frime. Vito... Vito La Pompe avant les années de gloire. Don Vito aujourd'hui. Vito La Frime !»

La Nourrice se pencha à la fenêtre du deuxième étage, appuyant son opulente (*et excitante !*) poitrine contre la boiserie écaillée. Elle vit Lattune aborder les pavés humides avec circonspection, se retourner dans sa direction et lui faire un petit signe qui signifiait : je te rejoins dans une minute. Puis la voix aigue de Don Vito résonna dans la cour pavée :

- Amico moi !

Le porteur de Havane étreignit un vieux type qui flottait dans un immense pardessus, s'aidait d'une canne, et faisait s'agiter à chacun de ses mouvements une noria de bonnes volontés trop empressées.

- Vi Vi Vi... Vito, articula péniblement la silhouette au pardessus.

- Pupi ! *Amico mio, carissimo !*

La Nourrice referma la fenêtre et s'éloigna du balcon qui surplombait la cour intérieure. Elle se frotta les mains, mit pour la dixième fois en cinq minutes de l'ordre dans sa chevelure, tira sur sa jupe qu'elle trouvait trop serrée, s'inspecta encore dans un reflet de la vitre. «Je sais qu'ils aiment ça, ces salauds, pensa-t-elle. Mon gros cul et mes gros nichons. Mais j'aimerais bien en perdre quelques-uns. Rien que pour lui faire plaisir, à elle.»

Le flot de plus en plus conséquent, en bas dans la cour, la fit revenir à des préoccupations plus concrètes. Aujourd'hui était un grand jour, toutes les *famiglie* étaient représentées, le Stokan allait

faire salle comble. Elle parcourut les différents groupes qui déjà se constituaient, reconnut quelques grosses pointures bien connues. Au total, des surdoques à profusion, des mégadoques en quantité, et quelques gigadoques, l'air hautain et ennuyé, conscients de représenter à la fois l'élite et le sommet de la pyramide .

Elle reconnut aussi la plupart des autres. Ils constituaient le gros de la troupe, la foule des doques ordinaires. Ils étaient fidèles à ses rendez-vous. Pas assidus, non. Globalement fidèles, plutôt. C'était un réflexe vital, s'ils voulaient être au courant. Il y avait ceux qui se retrouvaient toujours entre eux, ceux qui se permettaient d'arriver au bras d'une soudoque, persuadés de transgresser un tabou, ceux qui venaient pour le spectacle et pour rencontrer les anciens potes, ceux qui se retrouvaient là simplement pour suivre les consignes du *capo della famiglia*. Et puis il y avait toujours quelques inconnus. Tiens, ces deux-là, qui traversaient la cour en jetant des regards furtifs autour d'eux. La Nourrice ne les avait jamais vus. Un petit basané avec un joli costard à rayures et une grosse sacoche en cuir, un grand brun plutôt maigre avec une veste aux poches déformées. Ils ne semblaient connaître personne. Etrange. La Nourrice enregistra mentalement – elle y repensa, après la mort de l'autre (*quel autre ?*) – qu'ils n'avaient pas tellement des allures de doques. Mais il en allait des doques comme du reste, dans un monde qui avait perdu ses repères. Les friqués se donnaient des allures de voyous, les balayeurs se savaient comme des milords, et les doques suivaient le mouvement (*comme toujours !*). Tout fout le camp, ironisa La Nourrice en elle-même. Et y'a plus de saisons non plus, ajouta-t-elle en observant le temps maussade de ce début de juin.

Elle aperçut Chris Costello qui arrivait parmi les derniers, se donnant avec application un air blasé. Ouf, il était venu. Un bon point pour la suite. Fallait pas qu'elle le rate, à la sortie.

Lattune entra dans la pièce ovale, en jetant un œil sur les lourdes tentures que La Nourrice avait fait disposer pour masquer les nombreuses ouvertures :

- Salut Nounou, je vois que tu te mêles de décoration maintenant...
- Hé hé, c'est important, créer l'ambiance...

La bise était de rigueur, ainsi que le ton autoritaire qui convenait au délégué général de la Chimille and Co.

- Tout baigne ?
- Tout est au point, Lattune. On attend encore dix minutes les éternels retardataires et on y va.
- Des nouvelles de Grangari ?
- Effectivement, il m'a rappelé. En me redisant la même chose. Il veut à tout prix faire une déclaration. Je ne connais pas ce type, mais il a l'air assez allumé. Tu y comprends quelque chose ?

La Nourrice vit fugitivement passer dans le regard de Lattune un drôle d'éclat métallique. Probablement le même que la fois où il avait pris la décision de dégommer la bande à Luigi. C'était l'époque où il fallait fourguer le Crotex, vital pour la Chimille and Co, et il y avait trop de monde sur le coup. Notamment Luigi, un banal superdoque qui ne doutait de rien et voulait faire bande à part. Tous flingués, ceux de la bande à Luigi. Nettoyés par les gus de Lattune : Lattune, dont on parlait depuis comme d'un modèle d'efficacité...

Elle sentit que Lattune répondait à côté :

- Oh, y'a rien à comprendre. Grangari veut faire son petit cinéma. C'est devenu une habitude. Il se sait complètement dépassé et refuse de l'admettre. Alors il a besoin de faire des grands discours, pour pas qu'on l'oublie. Normal, après tout. Alors, s'il veut causer, laisse-le causer...
- Mais hier tu m'as dit qu'il ne fallait surtout pas...

Un nouvel éclat métallique dans les yeux gris-bleu de Lattune bloqua la remarque de La Nourrice au fond de sa gorge.

La Nourrice faisait toujours les choses en grand, mais pour le Stokan elle y avait mis encore plus de faste. Avant de pénétrer dans la salle de réception, les invités devaient suivre un couloir étroit bordé d'oriflammes aux couleurs du médoque. Puis une musique composée pour l'occasion – l'hymne au Stokan – explosait aux oreilles lorsque l'on pénétrait dans l'immense pièce ovale bordée aux quatre coins de projecteurs dont les pinceaux lumineux vantaient les mérites du Stokan. Stokan, Stokan, Stokan... Le mot était partout. (*afin de bien rentrer dans la tête des doques*).

Lattune monta sur l'estrade, ce qui mit un terme aux conversations. La cérémonie commença, immuable. Le pont de la Chimille invita à la tribune quelques célèbres maxidoques de la Ville, et même deux ou trois hyperdoques connus au delà des limites du Territoire, les invitant successivement à prendre la parole. Ils racontèrent tous les mêmes trucs. Mais chacun avec une conviction profonde, et avec la petite différence qui leur donnait cet air sincère qui emportait l'adhésion. L'assemblée de doques hochait la tête docilement, ponctuant les remarques des orateurs d'expressions ravies. «Ca alors ! Pas possible ! Mais quelle avancée ! On n'en revient pas ! Ah le progrès ! Quand même, le progrès !»

Les pinceaux lumineux des projecteurs prirent le relais, et sur les murs des fillapoils virtuelles se mirent à soupeser langoureusement leurs gros seins, se caressant des chattes qu'elles avaient rebondies et susurrant d'une voix sirupeuse des «Stokan, oh mon Stokan adoré, c'est bien toi le meilleur, tu me fais du bien...»

- Pour le Stokan je vais mettre le paquet, avait promis La Nourrice à Lattune.

Ce dernier, en contemplant le spectacle, reconnaissait que l'on pouvait lui faire confiance. Elle avait beau être nouvelle dans le métier, elle tenait vraiment la route. La meilleure, assurément. Mieux valait la savoir à la Chimille and Co qu'à la concurrence... Quoique la concurrence, depuis le Crotex, était surtout dans les cimetières... Lattune se rengorgea intérieurement. C'était lui, Lattune, qui avait recruté La Nourrice. Contre l'avis de tous les autres. Sous prétexte qu'elle n'était pas du sérail et n'avait pas gravi un à un les échelons ! Elle s'était pointée un jour, et deux heures après elle avait le poste. Car lui, Lattune, avait tout de suite flairé son immense potentiel.

- Oui, avait continué la Nourrice l'œil brillant, je vais leur en mettre plein les mirettes, parce qu'il va falloir qu'ils crachent, ensuite...»

Voici que sous les yeux ravis des doques les créatures jaillies des projecteurs s'étaient matérialisées dans la salle, et les mêmes fillapoils passaient maintenant de groupe en groupe, pelotant avec entrain des braguettes inégalement tendues.

Un peu en retrait, La Nourrice contrôlait le déroulement des opérations, donnant des ordres brefs à des exécutants invisibles :

- Doucement... On reste sous contrôle... Attention lui, sur la gauche, il va trop loin, claque-lui son baigneur... Et l'autre-là, la grosse blondasse, dis-lui de mettre un peu plus de conviction, merde, ou on la renvoie sur le périph... Bon, je crois qu'ils sont mûrs. Phase trois. On y va.

Les fillapoils s'éclipsèrent en un quart de seconde, et une immense pyramide de boîtes multicolores émergea du sol, déclenchant l'hystérie. Les doques, bien chauffés, se précipitèrent en hurlant, aussitôt repoussés sans ménagement par de grands malabars aux poings efficaces. (*ce n'était pas encore le moment*). Après quelques gnons bien sentis, la foule ondulante se calma.

- A toi, Lattune, souffla La Nourrice. Fais court, on ne va pas pouvoir les tenir longtemps.

- Mes chers amis, commença Lattune...

Lattune s'exprima en languedoque, qu'il parlait couramment (*très rare pour un nondoque*), ce qui magiquement calma les esprits. Comme il tenait toujours compte des remarques de La Nourrice, il arriva vite à l'essentiel. Oui, le Stokan allait demander beaucoup pour que chacun soit payé en retour. Il le fallait, la Chimille and Co ne pouvait pas se planter sur ce coup-là ! Chacun devait y mettre du sien ! Il le fallait impérativement ! Et là les syllabes martelées dans le micro devinrent des menaces évidentes, bien que discrètes. Il remercia les *capi* pour leur présence, car presque *tutti i famiglie* s'étaient déplacées.

Il était temps d'en finir. Lattune laissa l'un des gigadoques présents à la tribune conclure par la traditionnelle incantation :

- Ad majorem thunem gloriam...
- Amen ! reprit l'assistance avec ferveur.
- Phase quatre, punctua La Nourrice pour elle-même. L'essentiel. La distribe.

Les malabars s'écartèrent, et les doques se précipitèrent vers l'immense tas de boîtes multicolores en poussant de petits cris de contentement. Ils se prosternaient en murmurant la phrase rituelle, puis remplissaient leurs poches. Certains, organisés, s'étaient munis de sacs. Ils puisaient, puisaient dans l'amoncellement sans fond, esquissant parfois un sourire ravi.

En deux temps trois mouvements la pyramide n'existait plus, avalée par les mains voraces. Chacun alors réalisa qu'il avait faim. A la place de la pyramide se dressa soudain un buffet somptueux, pris d'assaut de la même manière. Les louches de caviar et les rouilles de Champ' se mirent à circuler.

La Nourrice s'approcha de Lattune :

- Qu'est-ce que tu en penses ?
- Génial !

Lattune essaya de prendre un ton dégagé :

- Je croyais que Grangari devait faire une déclaration ? Etonnant, on ne l'a même pas vu !
- Oh, il a dû changer d'avis au dernier moment.

Ils saluèrent un maxidoque que Calogero leur avait recommandé, vidèrent une autre flûte de Champ', attendant patiemment que cela se termine. Car cela n'avait plus d'intérêt, maintenant. Pour La Nourrice c'était comme si la fête était déjà finie. Mais ils ne fallait surtout pas donner aux doques l'impression qu'on les poussait vers la sortie (*c'est mal élevé*).

C'est alors que Grangari sortit de nulle part, sautant avec difficulté sur l'un des tables supportant le buffet. Il envoya valser quelques pots de caviar à cause de sa progression instable, et hurla pour réclamer le silence, sa drôle de barbiche grise tremblant comiquement au bout de son menton.

C'est alors que le petit basané en costard rayé et le grand brun aux poches rebondies fendirent la foule discrètement. Costard à Rayures fourragea dans sa sacoche en cuir, et Grand Brun plongea ses mains dans ses poches.

C'est alors que Grangari, dont le corps sec et nerveux surplombait l'assistance étonnée, demanda le silence, sa main droite agitant un petit papier.

C'est alors que Costard à Rayures fit ce pour quoi il était venu. Les rafales de la calache soudainement sortie de la sacoche en cuir déchirèrent à la fois le silence qui venait de s'établir et le corps maigre et chétif de Grangari. Puis le gus sortit un gros calibre et ajusta posément la tête déjà bien amochée qui explosa. Grand Brun, lui, avait disparu (*un besoin pressant, peut-être ?*).

C'est alors qu'une mince silhouette vêtue d'une combinaison noire, la tête entièrement masquée, surgit également de nulle part, et fondit sur ce qui restait de Grangari.

- C'est quoi, ça, bordel ? se demanda Costard à Rayures à voix haute.

Mais avant qu'il n'ait réalisé quoi que ce soit, la silhouette, avec une vivacité inouïe, avait plongé la main dans la poche de poitrine du macchab', et en avait prestement extrait un petit objet cylindrique et brillant qui accrocha fugitivement les lumières des projecteurs. Puis, mettant prudemment un groupe de doques entre elle et Costard, elle s'élança vers la lourde tenture qui dissimulait l'espace derrière le buffet.

Costard à Rayures, impuissant, appela à la rescousse le Grand Brun invisible :

- A toi de jouer, Bartolo ! A toi de jouer, vite ! Flingue-la, *Porco Dio* !

Il n'avait pas fini sa phrase que Grand Brun surgissait magiquement de derrière la tenture. Un calibre dans chaque main, il aligna la silhouette noire dans sa ligne de mire, à deux mètres à peine de distance. Le temps se figea un quart de seconde. Les doques des premiers rangs virent distinctement l'index de Grand Brun se crispier peu à peu. Mais rien ne se produisit. Un autre quart de seconde et la silhouette noire s'arracha d'un bond, dévala l'escalier de marbre, sa fuite cette fois rythmée par les rafales rageuses de la calache de Costard à Rayures et les pop pop du calibre de Grand Brun.

En réalité, personne ne comprit grand'chose sur le moment, car le Champ' était abondant et les serveurs méprisants mais généreux. Simplement, pour parler comme les doques aimaient bien le faire, à un temps $t=0$ il y avait un Grangari bien vivant quoique fatigué par l'adversité récente, avec sa drôle de tête déplumée d'oiseau de proie, et à un instant $t=1$ il y avait un cadavre assez sanguinolent et pas très ragoûtant étalé sur le parquet, le delta entre $t=1$ et $t=0$ étant égal à quelques millièmes de seconde (*rien compris !*).

Assez coutumier de ce genre d'événement, chacun se mit pour la forme à hurler et à appeler les fliques, sachant que personne ne préviendrait les fliques et que personne n'avait rien vu. Par précaution, les représentants des grandes familles, les Pupi, les Vito, les Calogero, les Savarese, les Corleone, les Battesti, les Brusca, les Lucchese, tous les autres, se réunirent en bon ordre, une main à la poche et l'œil aux aguets, avant de faire retraite vers la sortie, non sans prendre le temps de saluer courtoisement La Nourrice et Lattune comme s'il était simplement l'heure de rentrer se coucher. Ce que voyant, la majorité des doques décida de leur emboîter le pas, et la salle se vida en un clin d'œil.

Soudain Grand Brun et Costard à Rayures déboulèrent à nouveau, assez furieux visiblement. Ils firent un tour complet de la pièce sans que personne ne s'intéresse à eux, vérifiant chaque tenture du canon de leur calache, inspectant soigneusement chaque recoin avec une nervosité extrême. Costard marmonnait :

- Bordel !

Grand Brun était plus prolix :

- Bordel, putain de bordel !

Ils s'engouffrèrent dans les escaliers qui menaient à la cour, et La Nourrice comprit – mais sans chercher plus loin – que la silhouette surgie de nulle part avait mis un grain de sable imprévu dans le contrat des deux gus. Elle remarqua que Lattune et les *capi* encore présents cinq minutes plus tôt avaient tout suivi avec un intérêt mal dissimulé. Elle contempla le spectacle de désolation qui s'offrait à elle, où des écrabouillis de Grangari voisinaient avec des restes de repas et les boîtes multicolores tombées de poches malmenées par un départ quand même un peu précipité. Elle se demanda avec inquiétude si cela n'allait pas interférer sur les destinées futures du Stokan. Mais non. Chez les doques, ce genre de règlement de comptes était banal (*et vite oublié*).

Puis elle entendit encore les calaches, en bas vers la rue, devant l'entrée principale. Trois longues rafales. Et des voix, juste après :

- Ca y est, on les a eus, les connards !

Mais ce n'étaient pas les mêmes voix que tout à l'heure.

Le silence entourait la Faque désertée.